

## Préface

Parmi les philosophes les plus intéressants, il y a ceux que, après Lacan, je nomme des antiphilosophes. On verra dans les pages qui suivent la définition que j'en propose. L'important est que je les tiens pour des éveilleurs, qui contraignent les autres philosophes à ne pas oublier deux choses :

1. Que les conditions de la philosophie, soit les vérités dont elle témoigne, sont toujours *contemporaines*. C'est dans la mêlée du temps qu'un philosophe construit de nouveaux concepts, et il ne peut relâcher son attention, se contenter de ce qui est déjà là, contribuer à la maintenance des ordres établis, sans tomber aussitôt dans ce qui est la pire menace pour le devenir de sa discipline : son absorption, sa digestion, par les savoirs académiques. L'antiphilosophe nous rappelle qu'un philosophe est un

militant politique, généralement haï des puissances en place et de leurs serviteurs ; un esthète, qui va au devant des créations les plus improbables ; un amant, dont la vie sait chavirer pour un homme ou une femme ; un savant, qui fréquente les déploiements les plus violemment paradoxaux des sciences. Et que c'est dans cette effervescence, cette in-disposition, cette rébellion, qu'il produit ses cathédrales d'idées.

2. Que le philosophe assume la voix du Maître. Il n'est pas, ne peut pas être, le participant modeste des travaux d'une équipe, le laborieux enseignant d'une histoire close, le démocrate des débats. Sa parole est autoritaire, aussi séductrice que violente, elle engage à suivre, elle trouble et convertit. Le philosophe est présent, comme tel, dans ce qu'il énonce, il ne se soustrait pas, même si cette présence est aussi celle d'une exemplaire soumission, au devoir rationnel.

Les antiphilosophes ordonnent pour leur propre compte ces deux points de façon tout à fait singulière. Contemporains, ils entendent l'être non seulement des vérités qui procèdent dans leur temps, mais en faisant de leur vie le

théâtre de leurs idées, de leur corps le lieu de l'Absolu. Ainsi de Pascal, « joie, pleurs de joie », à Nietzsche, « [je suis] quelque chose de décisif et de fatal qui se lève entre deux millénaires ». De Rousseau, « je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur », à Lacan, « seul comme je l'ai toujours été, je fonde... » De Kierkegaard, « ma vie est tout ce que j'ai, et sans hésiter je la risque chaque fois qu'une difficulté se montre », à Wittgenstein, comme nous allons le voir amplement. Pour l'antiphilosophe, les douleurs et les extases de la vie personnelle témoignent de ce que le concept hante le présent temporel jusque dans les affres du corps. Et quant à n'être pas un besogneux, un répétiteur, un cuistre des grammaires ou un pieux gardien des institutions et des temples, l'antiphilosophe s'y emploie par l'extrême violence des propos qu'il tient sur ses propres confrères, les philosophes. Pascal contre Descartes, Rousseau contre les Encyclopédistes, Kierkegaard contre Hegel, Nietzsche contre Platon, Lacan contre Althusser... Chaque antiphilosophe choisit les philosophes dont il entend faire les exemples canoniques de la parole déshabillée et vaine.

Pour toutes ces raisons, j'ai consacré pendant quelques années mon séminaire aux grands antiphilosophes modernes. Nietzsche d'abord, puis Wittgenstein, puis Lacan. Après quoi, pratiquant la méthode du Grand Bond en arrière, j'ai conclu sur saint Paul, inventeur de la position antiphilosophique, à moins que ce ne soit Diogène, voire Héraclite.

La première partie du petit livre qu'on va lire, essentiellement consacrée à ce chef-d'œuvre unique qu'est le *Tractatus*, résulte donc du second séminaire de ce cycle. Publiée d'abord dans la revue *Barca!* (n° 3, 1994), elle a été revue assez amplement, pour donner un mince volume en langue allemande, paru en 2007 aux éditions Diaphanes sous le titre *Wittgensteins Antiphilosophie* (traduction de Heinz Jatho).

La seconde partie, qui traite de la langue, ou plutôt des langues, ou des styles, de Wittgenstein, a d'abord fait l'objet d'une intervention dans le séminaire qu'au Collège International de Philosophie, Barbara Cassin consacrait à ce qui la passionne depuis toujours : le lieu langagier où vient à s'établir ce qui est conventionnellement nommé

« philosophie ». Cette intervention a été rédigée pour être publiée dans la revue du Collège, *Rue Descartes* (n° 26, 1999).

Si ces textes ont longtemps dormi, c'est que j'imaginai composer un triptyque : le texte sur les styles de Wittgenstein aurait fait césure et médiation entre des analyses portant sur les deux « livres » (le second n'est jamais devenu un livre, du moins du vivant de Wittgenstein) les plus importants de cet antiphilosophe tourmenté : le *Tractatus* d'une part, les *Investigations philosophiques* d'autre part. Quelques tentatives désespérées, découragées, reprises de loin en loin, n'ont pas abouti à quoi que ce soit de pertinent concernant les *Investigations*. Au vrai, comme du reste le lecteur le verra, je n'aime pas ce livre, et encore moins, si je puis dire, ce qu'il est devenu, à savoir la caution involontaire, imméritée, de la philosophie grammairienne anglo-américaine, cette scolastique du XX<sup>e</sup> siècle, aussi impressionnante par sa puissance institutionnelle que contraire à tout ce que Wittgenstein, mystique, esthète, stalinien de la spiritualité, pouvait désirer.

Peut-on avancer qu'après tout, Wittgenstein a été puni par où il a péché ? Trop de scepticisme arrogant, trop de tours de force scabreux, trop de déconstruction sans avenir, trop d'attention portée à la syntaxe, au détriment des Formes. Et le plus grave, la tentation à laquelle les anti-philosophes succombent volontiers, Nietzsche en tête, qui n'y connaissait rien, mais plus sournoisement ceux qui, comme Pascal ou Wittgenstein, ont commencé par y être géniaux : pouvoir mépriser les mathématiques, les réduire, au regard du sérieux moral, de l'intensité existentielle, à un jeu d'enfant. Le mépris des mathématiques est ce dont aucune philosophie ne se relève. C'est pourquoi j'arrête l'œuvre de Wittgenstein au *Tractatus*, où ce mépris est déjà là, mais mêlé, encore, d'adoration.

J'ai déjà donné mon saint Paul. Voici, plus cursif, mon Wittgenstein. Quand j'en trouverai le temps, je compléterai ces portraits par ceux de Nietzsche et de Lacan. Sans renoncer entièrement à faire de même, un jour, pour les grands antiphilosophes classiques, ce qui veut dire chrétiens : Pascal, Rousseau et Kierkegaard.

## I. L'antiphilosophie de Wittgenstein



Il n'est pas déraisonnable de soutenir que Wittgenstein a été un héros de notre temps. Mais à la condition d'examiner rigoureusement *de quelle cause* il a été le héros, comment il la soutint, et comment à ses propres yeux il se perdit dans l'impossibilité, mal masquée par une sorte d'insolence spéculative, de l'acte inouï dont il entretenait la promesse.

## 1

En novembre 1914, Wittgenstein fait la guerre. Il a déjà connu le feu. Son activité de soldat est étrangement conforme à sa maxime selon laquelle il est vain de produire des propositions philosophiques, attendu que ce qui importe est « la clarification des propositions » [T. 4.112]. Traduisons en langage militaire : ce qui importe n'est pas de tirer, mais de clarifier le tir. Aussi Wittgenstein, qui plus tard sera « informateur » pour corriger la trajectoire

des obus, s'occupe d'un projecteur sur une canonnière fluviale. Sa base arrière est Cracovie. Il y trouve les œuvres terminales et cruciales de Nietzsche, celles de 1888, et singulièrement l'*Antéchrist*. Il note alors dans son journal : « Je suis gravement affecté par son hostilité envers le christianisme. Parce que ses livres renferment aussi une part de vérité. »

Notre première question sera : quelle est cette « part de vérité » dont Wittgenstein reconnaît l'existence dans les imprécations de Dionysos contre le Crucifié ? Et notre deuxième : que peut bien être le christianisme de Wittgenstein pour que, en dépit de cette « part », il soit gravement blessé par la législation anti-prêtre du furieux de Turin ? Questions décisives, si l'on considère que Nietzsche et Wittgenstein ont en ce siècle, et tour à tour, donné le *la* d'une certaine forme de mépris philosophique de la philosophie.

Ce que Nietzsche et Wittgenstein ont en partage, nous le désignerons d'un mot introduit par le troisième grand détracteur fasciné, en ce siècle, de la philosophie : Jacques Lacan. L'antiphilosophie. Le mot est lâché. Mais non pas solitaire, car si son éclaircissement est l'enjeu de tout ce texte, et ce en quoi Wittgenstein nous éduque, nous ne sommes pas pour autant dispensés d'en fixer provisoirement les pouvoirs.

L'antiphilosophie, depuis ses origines (je dirais depuis Héraclite, qui est autant l'antiphilosophe de Parménide que Pascal l'est de Descartes), se reconnaît à trois opérations conjointes :

1. Une critique langagière, logique, généalogique, des énoncés de la philosophie. Une destitution de la catégorie de vérité. Un démontage des prétentions de la philosophie à se constituer en théorie. Pour ce faire, l'antiphilosophie puise souvent dans les ressources que, par

ailleurs, exploite la sophistique. Chez Nietzsche, l'opération a pour nom « retournement de toutes les valeurs », lutte contre la maladie-Platon, grammaire combattante des signes et des types.

2. Reconnaissance de ce que la philosophie n'est pas, en dernière instance, réductible à son apparence discursive, à ses propositions, à son fallacieux dehors théorique. La philosophie est un acte, dont les fabulations autour de la « vérité » sont la vêtue, la propagande, le mensonge. Chez Nietzsche, il s'agit de discerner derrière ces ornements la puissante figure du prêtre, organisateur actif des forces réactives, profiteur du nihilisme, capitaine jouisseur du ressentiment.

3. L'appel fait, contre l'acte philosophique, à un autre acte, d'une radicale nouveauté, qui sera dit soit dans l'équivoque, philosophique aussi bien (ce dont le « petit philosophe » nourrit son consentement ravi aux crachats qui le couvrent), soit, plus honnêtement, supra-philosophique, voire a-philosophique. Cet acte inouï détruit l'acte philosophique tout en clarifiant ses nuisances. Il le surmonte affirmativement. Chez Nietzsche, cet acte

est de nature archi-politique, et son mot d'ordre se dit : « Casser en deux l'histoire du monde ».

Peut-on reconnaître, dans l'œuvre de Wittgenstein, ces trois opérations ? On entendra ici par « œuvre de Wittgenstein » le seul texte dont il ait estimé qu'il était digne d'une exposition publique : le *Tractatus*. Le reste, tout le reste, il est convenable de ne lui accorder (et tant mieux, vu ce qui peu à peu s'y délite) que le statut d'une glose immanente, d'un Talmud personnel. La réponse est assurément positive.

1. La philosophie est destituée de toute prétention théorique, non parce qu'elle serait un tissu d'approximations et d'erreurs — ce serait lui concéder bien trop —, mais parce que son intention même est viciée : « La plupart des propositions et des questions qui ont été formulées en philosophie ne sont pas fausses, mais absurdes » [T. 4.003]. Il est caractéristique de l'antiphilosophie que son propos ne soit jamais de *discuter* des thèses philosophiques (comme le fait le philosophe digne de ce nom, en réfutant ses prédécesseurs ou ses contemporains), car il faudrait pour cela en partager les normes (par exemple

le vrai et le faux). Ce que l'antiphilosophe veut faire, c'est situer le désir philosophique en son entier dans le registre de l'errance et du nuisible. La métaphore de la maladie n'est jamais absente de ce dessein, et c'est bien elle qui pointe dans « l'absurde » de Wittgenstein. De ce que « absurde » veut dire « dépourvu de sens », il s'ensuit que la philosophie n'est pas même une pensée. La définition de la pensée est en effet précise : « La pensée est la proposition douée de sens » [T. 4].

La philosophie est ainsi une non-pensée. En outre — ce point est subtil, mais crucial —, elle n'est pas une non-pensée *affirmative*, qui franchirait les limites de la proposition douée de sens pour saisir un indicible réel. La philosophie est une non-pensée régressive et malade, *parce qu'elle prétend présenter sa propre absurdité dans le registre de la proposition et de la théorie*. La maladie philosophique surgit quand le non-sens s'expose comme sens, quand la non-pensée s' imagine être une pensée. Aussi la philosophie ne doit-elle pas être réfutée, comme si elle était une pensée fautive, elle doit être jugée et condamnée comme une *faute de la non-pensée*, la plus grave faute : s'inscrire absurdement dans les protocoles (propositions et théories) réservés à

la seule pensée. La philosophie, au regard de l'éminente dignité ultime de la non-pensée affirmative (celle d'un acte qui franchit la barrière du sens) est *coupable*.

2. Que l'essence de la philosophie ne réside pas dans sa fallacieuse et malade apparence propositionnelle et théorique, qu'elle soit d'abord du registre de l'acte, Wittgenstein, en T. 4.112, le proclame, non sans laisser planer une équivoque entre la philosophie héritée, qui est absurde, et sa propre antiphilosophie : « La philosophie n'est pas une théorie, mais une activité. »

Que cette assertion ait une valeur générale s'éclaircit cependant si on rapporte le désir de philosophie à l'activité des sciences. Tout le monde conviendra que la philosophie se soucie des fins dernières, de ce qui est éminent, de ce qui importe à la vie des hommes. Or, de tout cela, l'activité théorique proprement dite, soit ce qui prend la forme de propositions (douées de sens, ou encore mieux de propositions vraies, c'est-à-dire la science [T. 4.11] : « L'ensemble des propositions vraies forme la science de la nature en son entier »), n'a nul souci. Il est peut-être regrettable (surtout pour ceux qui